

Sans-culottisme littéraire

Johann Wolfgang von Goethe

Publication: 1793

Source : Livres & Ebooks

Dans les *Archives du temps et de son goût*, qui se publient à Berlin, a paru, cette année, au mois de mars, un article *Sur la prose et l'éloquence des Allemands*, que les éditeurs n'ont pas inséré sans scrupule, comme ils nous le disent eux-mêmes. Pour notre part, nous ne les blâmons point d'avoir accueilli cette production mal mûrie. Si des archives doivent conserver les témoignages de l'esprit d'une époque, c'est aussi leur destination d'en éterniser les sottises. À la vérité, le ton et le langage tranchants avec lesquels on croit se donner l'air d'un esprit vaste, ne sont rien moins que nouveaux dans le domaine de notre critique : mais la marche rétrograde de quelques hommes vers un siècle plus barbare doit être remarquée, puisqu'on ne saurait l'empêcher. Que ces lignes soient donc, en ce que nous avons à dire, quoiqu'on l'ait déjà dit souvent et peut-être mieux, un témoignage qu'à côté de ces exigences peu équitables et exagérées à l'égard de nos écrivains, règnent encore en silence des sentiments équitables et reconnaissants envers ces hommes mal récompensés de leurs travaux.

L'auteur de l'article s'afflige de voir l' *Allemagne si pauvre en prosateurs excellents et classiques*, et là-dessus il lève bien haut le pied pour enjamber, d'un pas de géant, par-dessus une douzaine de nos meilleurs auteurs, qu'il ne nomme pas, et qu'avec de médiocres éloges et de sévères critiques, il caractérise de telle sorte qu'on aurait beaucoup de peine à les deviner sous ses caricatures.

Aucun auteur allemand, nous en sommes convaincus, ne se regarde comme classique, et chacun d'eux est plus sévère pour lui-même qu'un Thersite aux prétentions extravagantes, frondeur de personnes respectables, qui ne demandent nullement qu'on admire sans réserve leurs travaux, mais qui peuvent s'attendre qu'on saura les apprécier.

Nous nous garderons bien de commenter le texte mal pensé et mal écrit que nous avons sous les yeux. Nos lecteurs ne parcourront pas sans dégoût ces pages dans l'endroit indiqué, et ils sauront juger et châtier la prétention malhonnête avec laquelle un intrus veut pénétrer dans une honorable compagnie, et mettre à la porte des gens de mérite, afin de prendre leur place. Quelques mots seulement, pour faire justice de cette grossière importunité.

L'homme qui regarde comme un devoir indispensable d'attacher des idées déterminées aux mots dont il se sert en parlant ou en écrivant, emploiera très-rarement les expressions d' *auteur classique*, d' *ouvrage classique*. Quand voit-on, où voit-on paraître un auteur classique national? Lorsqu'il rencontre dans l'histoire de sa nation de grands événements, et qu'il en observe les suites dans une heureuse

et imposante unité ; quand il ne cherche pas inutilement dans le caractère de ses compatriotes la grandeur ; dans leurs sentiments la profondeur, et dans leurs actions la force et la conséquence ; quand, pénétré lui-même de l'esprit national, il se sent, par l'effet d'un génie qui habite en lui, capable de sympathiser avec le passé comme avec le présent ; quand il trouve sa nation à un haut degré de civilisation, qui lui rend facile sa propre culture ; quand il voit devant lui beaucoup de matériaux rassemblés, des essais complets ou incomplet de ses devanciers, et quand il se rencontre tant de circonstances extérieures et intérieures qu'il n'a pas besoin de payer un coûteux apprentissage, qu'il peut, dans ses meilleures années, embrasser le plan d'un grand ouvrage, l'ordonner et l'exécuter dans une seule pensée.

Ces conditions, sous lesquelles seulement un écrivain classique, surtout un prosateur, est possible, qu'on les mette en regard des circonstances au milieu desquelles ont travaillé nos meilleurs auteurs de ce siècle, et, si l'on voit clair, si l'on pense justement, on admirera avec respect ce qu'ils ont fait de bien, et l'on regrettera déceimment ce qui leur manque.

Un livre marquant n'est, comme un discours marquant, qu'une conséquence de la vie ; l'écrivain, non plus que l'homme d'action, ne crée pas les circonstances au milieu desquelles il est né, et au milieu desquelles il agit. Chaque homme, et même le plus grand génie, souffre de son siècle en quelques points, comme il est favorisé en d'autres, et c'est de la nature seulement qu'il faut attendre un excellent écrivain national.

Mais il ne faut pas non plus faire un reproche à la nation allemande, de ce que sa position géographique la resserre, et que sa situation politique la morcelle. Nous ne voulons pas souhaiter les bouleversements qui pourraient préparer en Allemagne des ouvrages classiques.

C'est donc le blâme le plus injuste que celui qui déplace le point de vue. Qu'on voie notre position comme elle était et comme elle est ; qu'on observe les rapports individuels dans lesquels se sont formés les écrivains allemands, et l'on trouvera aisément le point de vue sous lequel il faut les juger. Il n'existe en Allemagne aucun centre de culture sociale où les écrivains se rencontrent et, suivant une même manière, dans un même esprit, se puissent développer chacun dans sa spécialité. Naissant dispersés, élevés de la manière la plus diverse, abandonnés le plus souvent à eux-mêmes et aux impressions de sociétés toutes différentes ; entraînés par leur préférence pour tel ou tel modèle national ou étranger, contraints à

toutes sortes de tentatives et même de bousillages, pour essayer, sans direction, leurs propres forces ; avertis seulement par degrés et par leurs méditations de ce qu'on doit faire ; instruits par la pratique de ce qu'on peut faire ; sans cesse rejetés dans la confusion par un grand public sans goût, qui se repaît du mauvais après le bon avec le même plaisir, puis ranimés par la connaissance qu'ils font du public éclairé, mais dispersé dans toutes les parties du grand empire ; fortifiés par des contemporains, qui travaillent, qui s'évertuent comme eux : les écrivains allemands arrivent enfin à l'âge mûr, où le souci de leur entretien, le souci d'une famille, les oblige de se chercher une position, et souvent, avec le sentiment le plus triste, de se procurer, par des travaux qu'eux-mêmes ils n'estiment pas, les moyens de pouvoir produire les choses dont leur esprit cultivé voudrait s'occuper uniquement. Quel écrivain allemand, en réputation, ne se reconnaîtra pas dans ce portrait ? Lequel n'avouera pas avec une modeste douleur qu'il a soupiré souvent après l'occasion de soumettre plus tôt les singularités de son génie original à une culture nationale universelle, que, par malheur, il ne rencontrait pas ? Car la culture des hautes classes par des mœurs et par une littérature étrangères, quelques nombreux avantages qu'elle nous ait procurés, a empêché l'Allemand de se développer plus tôt comme Allemand.

Qu'on observe maintenant les travaux de nos poètes et de nos prosateurs d'une réputation bien établie. Avec quel soin, avec quelle religion, ils ont obéi dans leur marche à une conviction éclairée ! Ce n'est pas aller trop loin, par exemple, d'affirmer que, par la comparaison des diverses éditions de notre Wieland, de cet homme dont nous osons nous glorifier en dépit du murmure de tous les frondeurs, un littérateur judicieux et appliqué pourrait développer toutes les règles du goût au moyen des corrections graduelles de cet écrivain infatigable à chercher le mieux. Que tout bibliothécaire attentif ait soin de rassembler cette collection, qui est possible encore, et le siècle qui vient saura en faire usage avec reconnaissance.

Peut-être oserons-nous tracer plus tard l'histoire du développement de nos principaux écrivains, comme il se révèle dans leurs écrits. S'ils voulaient eux-mêmes, sans que nous nous permettions de leur demander des confessions, nous faire connaître les causes qui ont le plus contribué à leur développement et ce qui l'a le plus contrarié, l'heureuse influence qu'ils ont exercée en recevrait une extension nouvelle.

Car ce que des censeurs ignorants remarquent le moins, l'avantage dont jouissent aujourd'hui les jeunes hommes de talent de se former plus tôt, et d'arriver plus promptement à écrire d'un style pur, proportionné au sujet, à qui en sont-ils redevables qu'à leurs devanciers, qui, dans la dernière moitié de ce siècle, se sont for-

més, chacun à sa manière, par des efforts continuels, au milieu d'obstacles de tout genre ? Par là s'est constituée une sorte d'école invisible, et le jeune homme, qui commence aujourd'hui sa carrière, entre dans une sphère beaucoup plus grande et plus lumineuse que l'écrivain plus ancien, qui devait d'abord la parcourir lui-même d'un pas incertain dans un jour crépusculaire, pour s'aider comme par hasard à l'agrandir. Il vient beaucoup trop tard, ce pauvre critique, qui veut nous éclairer avec sa petite lampe ; le jour a paru et nous ne refermerons pas les volets.

On ne donne pas cours à sa mauvaise humeur en bonne compagnie, et il doit être de très-mauvaise humeur, celui qui dénie à l'Allemagne d'excellents écrivains dans le moment où presque tout le monde écrit bien. On n'a pas besoin de chercher loin pour trouver un joli roman, une heureuse narration, un mémoire bien écrit sur tel ou tel sujet. Nos revues critiques, nos journaux et nos abrégés, quelles preuves ne donnent-ils pas souvent d'un bon et convenable style ? Les connaissances positives s'étendent de plus en plus chez les Allemands ; leurs vues générales s'éclaircissent. En dépit de la résistance des opinions flottantes, une saine philosophie leur fait toujours mieux connaître les forces de leur esprit et leur en facilite l'emploi. Les nombreux exemples de style, les préparatifs et les travaux de tant d'écrivains mettent plus promptement le jeune homme en état d'exposer avec clarté, avec grâce, et d'une manière conforme au sujet, ce qu'il a recueilli du dehors et élaboré en lui. C'est ainsi qu'un Allemand qui a de la justice et de la sérénité voit les écrivains de sa nation montés à un degré honorable, et il est persuadé que le public ne se laissera pas non plus égarer par un critique de mauvaise humeur. Qu'on l'éloigne de la société, d'où il faudrait exclure tout homme dont les efforts destructeurs ne feraient que chagriner ceux qui travaillent, refroidir les hommes sympathiques et rendre les spectateurs défiants et indifférents.